

RÉFLEXIONS ET POSITIONS

Éducation : quel chemin suivre ?

par Louis Venne

Tout d'abord, permettez-moi de vous remercier pour l'occasion que vous me donnez de venir vous entretenir d'éducation cet après-midi. Cette rencontre n'est pas seulement profitable pour ceux qui viennent écouter ; elle est utile également pour le conférencier lui-même. Cela lui permet, en effet, de faire le point et de mettre en ordre ses idées.

Mon propos sera donc de vous entretenir d'éducation, et je le ferai sous les deux aspects de l'éducation et de l'instruction s'adressant aux jeunes d'aujourd'hui, principalement les adolescents et les adolescentes.

Introduction : les deux rails de la vie

« Que faut-il être, et quel chemin doit-on suivre, pour traverser la vie de la meilleure façon possible ? »
(Platon.)

C'est Platon qui, en tant que philosophe et éducateur, posait cette question il y a plus de deux mille ans. « Que faut-il être ? », c'est-à-dire quelles qualités doit-on développer en soi et s'efforcer de développer ou de voir développer dans les autres, pour faire des individus de qualité, heureux et unifiés ?

L'expression « quel chemin doit-on suivre ? » comporte, chez Platon, deux



Louis Venne, directeur des services pédagogiques de l'École secondaire Notre-Dame-de-Lourdes. Ce texte reprend celui d'une conférence qu'il prononçait, le 31 janvier 1989, devant les membres du Forum des personnes âgées de Montréal.

préoccupations : la première concerne le système d'éducation que l'enfant doit « suivre » pour s'initier à la vie et devenir compétent ; la seconde regarde la structure politique qui doit être installée autour des citoyens pour que ceux-ci puissent vivre dans l'harmonie et la justice, et régler leurs différends. Je ne m'étendrai pas sur les réponses que Platon donne à ces questions : on peut les lire dans son ouvrage, *La République*. Mais je ferai remarquer que la question de Platon a été posée de la même façon à toutes les époques et qu'elle se pose encore ainsi aujourd'hui.

En effet, au fur et à mesure qu'il grandit et vieillit, le jeune d'aujourd'hui suit un chemin constitué de deux rails parallèles. Il vient à l'école, et c'est le rail « instruction », lequel lui permet d'acquérir des connaissances et de développer des habiletés susceptibles, soit de le faire accéder à des étapes supérieures, soit de lui être utiles professionnellement. Il participe également à une société, vit dans une famille, écoute la télévision, échange avec des amis, et c'est le rail « éducation », qui, aujourd'hui, il faut l'admettre, déborde largement le contexte de la simple école primaire ou secondaire. Vous savez comme moi que l'acquisition de certaines valeurs est for-

tement influencée par la publicité pour jeunes et par les médias électroniques.

Tels sont les deux « rails » que le jeune d'aujourd'hui est appelé à suivre pour évoluer et, un jour, « traverser la vie de la meilleure façon possible ». On pourrait dire que ce sont là les deux rails de la vie : a-t-on jamais fini, en effet, de s'instruire et de s'éduquer, et votre présence ici n'est-elle pas le signe que cette croissance, jamais terminée, est toujours perfectible ? Mais gardons notre attention sur le jeune. J'aborderai, en premier lieu, le thème de l'éducation.

1- L'éducation.

L'éducation a pour objectif de former des citoyens. La famille, l'Église, la société, les médias visuels et écrits ont tous, en tant qu'institutions, des responsabilités en regard de l'éducation. Examinons un peu comment la problématique s'articule aujourd'hui pour chacune de ces institutions.

La famille. On définit la famille actuelle comme une « entité à géométrie variable » : variable selon le nombre de personnes qui la composent, selon le temps de la semaine ou du mois, selon l'espace où elles se regroupent et selon les unités qui la composent. Une famille, c'est, de façon générale, un nombre variable de mineurs encadrés par un certain nombre d'adultes majeurs. Ces mineurs sont quelquefois regroupés dans une maison à intervalles réguliers, quelquefois en d'autres lieux, quelquefois avec d'autres mineurs, quelquefois non... Vous riez ? c'est pourtant là une réalité que nous vivons comme société et que vous vivez peut-être dans votre propre famille. Ce type de situation amène un genre de relation assez spécial entre l'école et le milieu familial. Par exemple, au niveau du transport scolaire, la famille — ou ce qui en tient lieu — informe l'école que, telles semaines ou tels mois, l'enfant sera à telle adresse, alors que le reste du temps, il sera à une autre adresse. On nous demande évidemment d'organiser le transport en conséquence. Un deuxième exemple : un adulte se présente à l'école pour obtenir les résultats scolaires de sa fille ; nous lui disons que nous envoyons le bulletin à telle adresse, etc. et lui demandons pourquoi il effectue une telle démarche. Il nous répond : « c'est

qu'elle vit avec sa mère ; moi, je suis le père, et j'aimerais savoir... »

L'école est donc en face de nouvelles problématiques pour lesquelles elle n'était pas préparée. La famille n'est plus ce qu'elle était. C'est un fait. Cette situation nouvelle de la famille influence-t-elle le jeune ? Mon point de vue est le suivant : on aura beau élaborer les plus belles théories sur les moyens de « divorcer dans l'harmonie » ou de « préparer le jeune à une séparation », je suis convaincu que celui-ci s'en trouve non seulement influencé, mais affecté.

« On peut répéter tant qu'on veut aux enfants, dit Allan Bloom, que leurs parents ont le droit de vivre leur vie, que le temps qu'ils leur accordent vaut par la qualité, et non par la quantité, que leurs parents les aiment même s'ils doivent se séparer d'eux, ils ne croient rien de tout cela. Ils pensent qu'ils ont droit à une attention totale, et que leurs parents doivent vivre pour eux¹. »

On parle, certes, des avantages pour le jeune de vivre déjà une certaine forme de mobilité et de s'adapter au changement, etc., mais cela, ce sont des mots. A-t-on analysé les impacts de ces « remue-ménage » sur la concentration, la stabilité émotive et la capacité d'attention du jeune ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que celui-ci, le plus souvent, vit alors un drame et que le problème de l'éduquer est réel pour l'institution. À titre d'exemple, je vous dirai que l'an dernier, à mon école, nous avons expulsé 3 élèves et nous en avons admis 22 autres sous conditions. Sur ces 25 adolescentes en situation de comportement difficile, 21 vivaient, dans leur milieu familial, une situation de divorce ou de séparation.

Le jeune. « Nous sommes dans une société, dit Laurent Laplante, qui a mal à ses enfants². » Nous ne savons plus ce que c'est qu'un enfant, un adolescent, un jeune adulte et un adulte. En Occident, par exemple, l'âge d'accès à la maturité légale, c'est-à-dire à l'exercice pleinement autonome et responsable de certains droits, est variable selon les pays, selon les provinces au Canada et selon les actions considérées. Au Québec, par exemple, « un mineur peut, à partir de l'âge de 14 ans, consentir seul aux soins médicaux qu'il

Si on apprend ses lettres, ultimement, c'est afin de se situer dans la vie ; et ses chiffres, afin de maîtriser le monde.

requiert³ ». Mais le même jeune n'est pas considéré « majeur » sur d'autres aspects de son existence, tels que le plan politique (voter) ou le plan de la sécurité routière. Concrètement, cela veut dire qu'une jeune fille peut consulter un médecin, puis décider seule, à 15 ans, de se faire avorter, sans que les parents le sachent, alors que ce sont ces mêmes parents qui ont la responsabilité de l'inscription et de la fréquentation scolaire jusqu'à l'âge de 16 ans.

Où allons-nous avec ce genre de cohérence ? Où est le projet de société qui permettrait de rendre concordantes nos interventions ? Quelles valeurs sont à l'origine de telle législation par rapport à telle autre ? Qu'est-ce qu'être mûr ou responsable ?

Les divisions sociales. Notre société se caractérise par une division en trois strates sociales qui ont vraiment, chacune, leur publicité, leur style de vie, leurs rôles et leur musique. En effet :

« le fait que les gens entrent plus tard sur le marché du travail et en sortent plus tôt, dit Pierre Dufour, crée, de chaque côté de la population active, deux autres catégories de citoyens : les jeunes en formation et les retraités, qui développent également leur sous-culture⁴. »

Plus personne n'hésite à parler, pour chacune de ces catégories de citoyens, de sous-culture spécifique. Je n'ai pas à vous apprendre que les analystes de marketing ont vite saisi cette caractéristique. On dit qu'aux États-Unis, ce sont les grandes adolescentes qui font les courses familiales. Si on ajoute à cela le fait que les jeunes disposent d'un capital d'argent de poche de plus en plus considérable, on réalise à quel point cette catégorie est autonome, influente et... influençable.

« Les commerçants ont découvert, dit Allan Bloom, que les enfants disposent d'argent de poche qu'ils peuvent dépenser comme ils l'entendent, ce qui fait d'eux le seul très grand groupe social du pays à jouir d'un revenu entièrement disponible. Les parents, eux, dépensent tout ce qu'ils peuvent pour les besoins de leurs enfants. En faisant appel aux désirs des enfants, en créant pour eux un monde de délices par-dessus la tête de leurs parents, on a ouvert l'un des marchés les plus riches d'après-guerre⁵. »

Entre autres conséquences de cette situation, signalons une idée qui s'insinue chez un nombre croissant de jeunes : c'est que leurs problèmes leur sont strictement personnels, relevant de leur monde à eux et non du monde entièrement différent des éducateurs, des infirmières, des parents. « Nous n'avons pas rapport », comme ils disent dans leur langage. Cette attitude crée des situations pénibles et paradoxales. Paradoxales pour le jeune : car, d'une part, il est de plus en plus convaincu que c'est entre jeunes seulement que les vraies questions se posent et que les vrais problèmes se règlent ; et, d'autre part, il est encore en état de demande vis-à-vis des adultes : demande d'argent, de services au sens large. Pénibles pour l'adulte, qui cherche à rester en contact avec la jeunesse ou, plus simplement, qui aime ses enfants.

La télévision et la musique. Et si on parlait quelques instants du rôle de la télévision et de la musique dans la vie des adolescents d'aujourd'hui ? On peut affirmer, en bonne partie, que musique et télévision vont ensemble. Le vidéo-hit ou les vidéo-clips sont devenus les contenus de télévision que nos jeunes regardent le plus. Il y a même des canaux qui émettent, 24 heures sur 24, de tels vidéos. Ces derniers sont en général extrêmement visuels, quelques-uns sont même très violents. Et la musique qui les accompagne est à l'avenant. On n'a pas encore analysé, malheureusement, les effets de cette écoute massive de musique rock sur nos jeunes mais quelques auteurs ont déjà constaté le phénomène et y ont jeté un regard critique. D'après Marshall McLuhan,

« le nouvel univers de l'ère-télévision imprègne les enfants à un tel degré qu'il leur est très difficile de se sentir reliés aux anciennes normes d'éducation et d'intégration sociales⁶... ».

Or, il écrivait cela il y a vingt ans.

De plus, avez-vous déjà essayé de parler à un jeune après qu'il a écouté plusieurs heures de musique rock ? La parole est un acte de la raison, alors que la musique dont il est question ici ne fait appel qu'aux instincts, ou à la partie irrationnelle de l'humain. Il ne faut pas par conséquent se surprendre que l'on prétende aujourd'hui que cette musique provoque le rejet, non seulement du monde adulte, mais de toute démarche où la parole, le raisonnement ou l'apprentissage, au sens où nous l'entendons, ont leur place. « Les étudiants, dit Allan Bloom, ne sont pas en mesure de connaître les plaisirs de la raison ; ils ne peuvent les considérer que comme un parent répressif⁷. » Et face à l'immense pouvoir de la télévision et de la musique rock, l'école, bien sûr, comme médium, fait de moins en moins le poids. « Les professeurs ne sont pas tous des Donald Duck ou des Michael Jackson. La concurrence est déloyale⁸ », disait un de mes amis qui enseigne au secondaire.

Le changement. Le changement rapide est une caractéristique de notre société, et la perception que les jeunes ont de la réalité est de plus en plus marquée à l'enseignement du changement rapide. Qu'on songe, sur une période de 15 ans, à l'évolution de l'informatique pédagogique et administrative. Il y eut les cartes perforées, le langage Basic et Kobol, il y eut la « petite souris », ensuite les ordinateurs programmés et les logiciels. Maintenant, il y a l'écran tactile, et bientôt l'écran qui parle, et toutes les jonctions possibles avec la téléphonie, etc. Nos jeunes ont donc à s'adapter à un monde changeant et cela, bien sûr, ils le font mieux que nous, et plus rapidement que l'école ne peut le faire.

Il y a aussi l'autre facette du changement, c'est-à-dire sa rapidité, la rapidité avec laquelle on passe d'une chose à l'autre, sans qu'il y ait eu approfondissement ou rétention. Le succès de *Lance et Compte III*, entre autres, tient au fait qu'aucune séquence ne dure plus de 60 secondes. Nathalie Pétrowski, dans *Le Devoir* du 7 janvier dernier,

Aussi longtemps que l'école refusera d'être exigeante, on la jugera sévèrement.

analysait très bien le phénomène⁹. Cette façon de vivre la réalité chez nos jeunes, c'est-à-dire un vécu en petites pièces détachées, n'a rien à voir avec une interview de M. Mulroney, par exemple, dont la réponse aux questions nécessite un certain développement, un certain déploiement dans le temps, certainement plus long que soixante secondes.

Deux conséquences globales. S'il est vrai que les élèves comme les éducateurs sont aujourd'hui plongés dans cette ambiance, on n'a pas fini d'en mesurer les conséquences soit pour la collectivité en général, soit pour les jeunes en particulier. Alvin Toffler, dans son livre *Le choc du futur*, publié il y a vingt ans, signalait déjà les grandes difficultés que la société avait de contrôler et d'orienter ce qui lui arrivait. Il parlait alors « de l'urbanisation, des conflits ethniques, des migrations, de l'explosion démographique, tous domaines dans lesquels nos efforts pour endiguer les bouleversements semblent de plus en plus futiles¹⁰ ». Et ce sont ces difficultés entre autres, qui faisaient dire à Allan Bloom, sous forme de boutade : « Les USA ont des accidents d'automobile sans responsables, des divorces sans coupables, et ils se dirigent, avec l'aide de la philosophie moderne, vers des choix sans conséquences¹¹ ». Ce qui est assuré, en tous cas, c'est qu'il y a de plus en plus de parents désemparés et de plus en plus d'adultes sans boussole.

Au niveau des jeunes, je noterai une conséquence issue des différentes caractéristiques énumérées ci-haut. Nos jeunes sont seuls ; ils souffrent d'isolement. Ils ont certes leur publicité, leurs amis qui leur sont très chers, leurs activités bien à eux, mais ils demeurent isolés. De par le fait d'être si souvent des enfants uniques, d'abord, ou de vivre avec un seul frère ou sœur ; ensuite, parce que les choses, les personnes et les situations changent vite autour d'eux. « Ce remuement perpétuel des sables dans notre désert, dit

encore Allan Bloom, la séparation des lieux, des personnes, des croyances, produit un état de nature psychique où les dispositions prédominantes sont la réserve et la timidité. Nous sommes des solitaires sociaux¹² ». Et ce phénomène d'isolement amène d'autres problèmes posés à l'école d'aujourd'hui, comme le suicide chez les jeunes.

2- L'instruction.

Telles sont quelques-unes des caractéristiques qui rendent difficile la tâche de l'éducateur et de l'enseignant d'aujourd'hui, tâche essoufflante, voire épuisante. Mais si toute la société autour de l'école change, ou se resitue, ou évolue, ce n'est pas une raison, à mon avis, pour que l'école laisse tomber ou néglige ce pour quoi elle a été instituée et, disons-le, ce qu'elle sait faire de mieux : instruire, combattre l'ignorance, enseigner quelque chose à quelqu'un. Le rôle de l'école, c'est d'enseigner, et le rôle de l'enfant ou de l'étudiant, c'est d'étudier et d'apprendre. Trop souvent, depuis vingt ans, on a essayé d'ajouter d'autres rôles. Quand je parle ici des pôles « enseigner » et « apprendre », je parle d'abord et avant tout de bien faire apprendre l'écriture, la lecture, les mathématiques, une méthode de travail et le raisonnement. Si l'école secondaire remplissait ce rôle avec excellence, elle aurait accompli beaucoup. Mais voilà ! on a envahi l'école avec

toutes sortes de problématiques qui ne la concernent pas quant à ses objectifs premiers. Il n'en finit plus, le nombre de semaines spéciales qui perturbent l'enseignement et viennent faire écran au rôle réel de l'école. Laurent Laplante faisait remarquer jusqu'à 152 « semaines spéciales » où l'école peut, à un titre ou à un autre, être sollicitée : semaine de la sécurité routière, de la nutrition, du lait, de l'environnement, du théâtre, et combien d'autres, qui offrent à l'école des activités pédagogiques ou même toutes sortes de bricoles qui tournent en périphérie des vrais objectifs, même si, la plupart du temps, ce sont des causes louables en elles-mêmes qu'on veut promouvoir.

Si donc, nous sommes d'accord pour affirmer que le rôle de l'école, c'est de faire apprendre — et d'abord de viser la maîtrise des savoirs fondamentaux que sont la lecture, l'écriture, les mathématiques, le raisonnement et une méthode de travail —, je voudrais signaler quelques ambiguïtés qui font problème, dans le monde actuel de l'éducation.

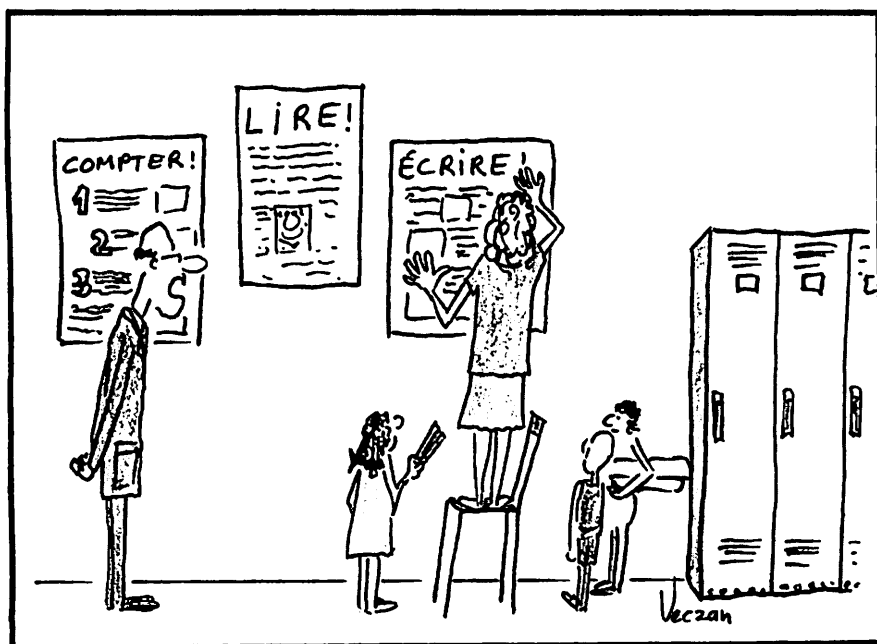
« Apprendre, c'est comme jouer. »
« Apprendre, c'est facile, c'est un jeu ». La plupart des méthodes d'enseignement cherchent aujourd'hui à approcher l'apprentissage sous forme de jeu. On se fend en quatre pour trouver des approches amusantes, qui rendent le cheminement de l'enfant facile et

ludique. L'idéal, c'est qu'il apprenne sans faire d'efforts, l'objectif, c'est presque qu'il fasse des apprentissages sans même s'en rendre compte !

Il ne faut pas dénigrer ces approches ni les motivations pédagogiques qui les inspirent. Elles atteignent un objectif important, puisqu'elles contribuent à stimuler l'élève et à le motiver. Elles rendent plus agréable aussi le cheminement de ce dernier. Mais, attention : apprendre, ce n'est pas un jeu ! En effet, si « apprendre » veut dire connaître son alphabet et savoir compter jusqu'à 100, alors là oui, peut-être que certaines de ces notions peuvent être amusantes. Mais « apprendre » veut dire également, et encore plus, découvrir la complexité et situer des savoirs simples dans des ensembles de plus en plus complexes. En effet, **apprendre ses lettres**, c'est pour savoir lire, savoir lire, c'est pour m'informer, m'informer, c'est pour emmagasiner des notions et des connaissances, et emmagasiner des notions, c'est pour porter des jugements et me situer dans la vie.

Apprendre ses chiffres, c'est pour connaître leurs valeurs, pour équilibrer des équations, pour accumuler des processus techniques complexes, pour faire de la physique, de la chimie, de la biologie, et, par là, comprendre et maîtriser le monde.

Voilà pourquoi je ne crois pas que quiconque va au bout de son raisonnement puisse soutenir longtemps qu'apprendre est purement et simplement un jeu. L'apprentissage est un acte personnel difficile, qui suppose un certain entraînement, une certaine régularité, une certaine concentration et même une certaine hygiène, ne serait-ce que pour être en forme pour suivre ses cours. L'adolescence est, certes, une période de la vie où le jeune a beaucoup de choses à assimiler ; mais l'école a précisément comme rôle de le mettre en face de ces exigences de l'apprentissage et de l'aider. Pour cela, il faut que, quelque part dans le système, au moment où l'autonomie personnelle commence à s'affirmer, le niveau d'exigences scolaires augmente en proportion. C'est vers le milieu de la deuxième secondaire, c'est-à-dire vers 15 ans, que je trace la ligne où l'école *doit* augmenter de façon significative son niveau d'exigences. Elle ne réussit pas à le faire actuellement.



« Je vois que les préparatifs de la « Semaine de l'enseignement » vont bon train. »

Faut-il corriger les fautes ? Voici un autre point litigieux dans le système actuel. « L'important, dit-on, c'est de communiquer. Tu lui as demandé d'écrire une lettre à sa mère, dit tel professeur, pas d'écrire « je t'aime » avec un seul « m ». Il faut d'abord se faire comprendre, le reste vient après. « Yesterday, I goes to school » est acceptable, tu ne dois pas brimer son élan. »

Vous direz que j'exagère ? Je charrie à peine. Et contrairement à tous les tenants d'une certaine pédagogie de la communication, j'affirme qu'il est essentiel et obligatoire de corriger les fautes et toutes les fautes, au fur et à mesure qu'elles se produisent. Je ne dis pas qu'il faut évaluer toutes les fautes, harceler les élèves et en faire une obsession : pensons plutôt à l'ensemble des objectifs que l'on vise en enseignant. Mais je dis qu'il faut corriger les fautes et montrer aux élèves que l'apprentissage, ce n'est pas de l'à peu près, et que c'est exigeant. Écoutons Jean-Paul Desbiens :

« Sollicités de tous bords, éclatés de bruits et de clignotants, les jeunes s'aperçoivent, vers vingt ans, qu'ils n'ont rien à dire. Et d'autant moins qu'on les a, depuis vingt années, invités à « créer », à « s'exprimer », sans les avoir contraints à imiter... On apprend sa langue en prenant des dictées ; en apprenant La Fontaine par cœur ; en lisant les Maîtres¹³. »

Je suis en accord total avec cette affirmation. Tant que l'école ne se donnera pas comme objectif de faire apprendre, et de faire apprendre avec rigueur et exigence, elle ne jouera pas son rôle et la société ne sera pas satisfaite de ce qu'elle produit.

Est-il nécessaire d'avoir une vision globale ? Enfermé dans un monde clos, l'éducateur, étouffé par ses objectifs, insatisfait de ses élèves et critiqué par la société, en vient facilement à se décourager et à développer de lui-même une image négative. En éducation, nous devons sans cesse, année après année, reprendre le drapeau et nous dire les vraies raisons qui font que nous enseignons et combattons l'ignorance. Bosuet m'inspire beaucoup, me donne plein d'idées et soutient ma motivation personnelle lorsque, précepteur du Dauphin de France, il lui dit ceci :

« Ne croyez pas, Monseigneur, qu'on vous reprenne si sévèrement pendant vos études, pour avoir simplement violé les règles de la grammaire en composant. Il est sans doute honteux à un Prince, qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en de telles fautes ; mais nous regardons plus haut quand nous sommes si fâché, car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même, que le défaut d'attention qui en est cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles ; mais si nous laissons vieillir et fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier, non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troubleriez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire ; alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant, vous placez mal les paroles, alors vous placerez mal les choses ; vous récompenserez au lieu de punir ; vous punirez quand il faudra récompenser. Enfin, vous ferez tout sans ordre, si vous ne vous accoutumez dès votre enfance à tenir votre esprit attentif, à régler ses mouvements vagues et incertains, et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire¹⁴. »

Voilà, à mon sens, le rôle de l'école. Voilà aussi ma vision du rôle de l'éducateur auprès du jeune. Ses qualités ? aimer les jeunes, croire en l'avenir, laisser ses élèves s'exprimer et reconnaître leurs talents, oser croire en quelque chose et l'affirmer. Enfin,

Où est le projet de société qui donnerait cohérence aux interventions des éducateurs ?

communiquer avec rigueur et méthode les exigences et le contenu de sa matière.

Que faire en éducation aujourd'hui ? En une période troublée et compliquée comme la nôtre, il faut, pour ne pas se perdre, viser des objectifs clairs et simples, que tout le monde peut comprendre et vérifier. Voilà pourquoi il ne faut pas trop se perdre en conjectures, viser haut et, espérons-le, juste. C'est encore une fois Jean-Paul Desbiens qui m'inspire ici : « La pensée ne tolère pas la confusion, dit-il. Il va falloir réapprendre la politesse et l'orthographe¹⁵. »

Oui, la politesse. Seule une éducation qui non seulement ne tolère pas les écarts de langage ou les insultes, mais qui revalorisera la qualité du contact quotidien — par le « bonjour » ou l'« au revoir », par une façon respectueuse et attentive de s'adresser aux jeunes, aux aînés et à toute personne — permettra le rétablissement des valeurs en général, et de cette valeur particulière et fondamentale qu'est le respect de la personne. Nous avons totalement perdu cette valeur, et nous abandonnons facilement nos exigences de ce côté. Quant à l'orthographe, je crois avoir assez insisté. En réaffirmer la priorité serait, dans le système, la manifestation d'une volonté de précision et d'exigence, qui rejaillirait sur l'ensemble des autres apprentissages de chaque élève. Tels seraient deux des objectifs à poursuivre ou, si nous poursuivons notre image du début, les deux rails d'une même piste qui permet de répondre à la question : en éducation, quel chemin suivre ?

Conclusion

Partis de Platon, nous nous sommes demandé ce qu'il faut être et quel chemin il faut suivre pour traverser la vie de la meilleure façon possible. Tout au cours de cette conférence, nous sommes demeurés avec Platon, car celui-ci voulait que l'éducation soit utile à la construction, non seulement de la Cité idéale — comme dans *La République* — mais également de cette civilisation concrète qu'était la démocratie d'Athènes.

Je terminerai en vous disant que Platon ne posait pas ces questions à la légère et qu'il s'interrogeait beaucoup avant de définir ou d'affirmer. « C'est un grand combat, mon ami, oui, plus grand qu'on ne pense, que celui où il s'agit de devenir bon ou méchant¹⁶ » disait-il, et il demeurait ouvert à la critique et aux questions. Car il disait aussi, et je conclurai là-dessus :

« Parler quand on n'est pas persuadé et que l'on cherche comme moi, en ce moment, est chose effrayante ; non parce qu'elle expose au rire, mais parce qu'en glissant hors de la vérité, on entraîne ses amis dans sa chute, en un cas où il faut au plus haut point ne pas perdre pied¹⁷. »

Notes et références

1. Bloom, A. : « *L'âme désarmée — Essai sur le déclin de la culture générale* ». Guérin littérature, Montréal, 1987, p. 133.
2. Expression de Laurent Laplante (conférence donnée aux directeurs pédagogiques des institutions de l'AIES, Québec, octobre 1988).
3. Dickens, B. : « *Le cadre juridique relatif aux besoins de santé dispensés aux adolescents* ». Cahiers de Bioéthique no 3, PUL, Québec, 1980, p. 129.
4. Dufour, P. : « *Le pluralisme culturel* ». Revue Appoint, no 126, Janvier 1989, p. 25.
5. Bloom, A. : *op. cit.*, p. 84.
6. McLuhan, M. : « *Mutations 1990* ». HMM 1969, p. 66.
7. Bloom, A. : *op. cit.*, p. 81.
8. Bernier, A. : « *Grandeurs et servitudes* ». Revue Appoint, no 126, Janvier 1989, p. 19.
9. Pétrowski, N. : « *Lance et compte III — Allez, hop ! Cascade* ». Le Devoir, 7 janvier 1989.
10. Toffler, A. : « *Le choc du futur* ». Denoël, Paris 1970, p. 421.
11. Bloom, A. : *op. cit.*, p. 258.
12. *Idem*, p. 132.
13. Desbiens, J.-P. : « *Les insolences du Frère Untel* ». Éd. de l'Homme, Montréal 1988, note de l'auteur, p. 31.
14. Bossuet (1627-1704) : prédicateur, évêque et historien. Précepteur du Dauphin de France de 1670 à 1681.
15. Desbiens, J.-P. : *op. cit.*, note, p. 33.
16. Platon, « *La République* », L. X.
17. Platon, *op. cit.*, L. V.